

elle créa avec succès le rôle de Macbeth; il y a deux ans elle joua au même théâtre le rôle d'Ophélie dans *Hamlet* traduit en vers par deux artistes dramatiques MM. Saurton et Cressonnois. L'année dernière on a donné au Théâtre-Français une traduction en vers d'*Hamlet* faite par Alexandre Dumas et Paul Meurice, où Monnet Sully remporta un véritable triomphe; elle eut un très-grand nombre de représentation à Paris et en province; on va la reprendre dans quelques jours. L'Odéon à lui seul a joué successivement et avec des succès divers Othello, traduction de Louis de Gramont, Macbeth, traduit par Paul Lacroix, *Conte d'Avril*, petite pièce en vers tirée d'un scénario de Shakespeare par M. Dorchain, et, il y a deux ans, *Le songe d'une nuit d'été*, traduction en vers de M. Paul Meurice avec musique et chœurs de Mendelssohn. Malgré l'orchestre et les chœurs admirablement dirigés par M. Colonne, la pièce n'eut pas un très grand succès. Elle trompa l'attente de tout le monde et surtout du directeur qui, comptant sur un grand succès avait fait de fortes dépenses de mise en scène. Que, ce qu'il a dépensé pour jouer Shakespeare, celui-ci le lui rende.

Je ne veux pas quitter l'Odéon, sans parler des matinées classiques instituées dernièrement pour les élèves des Lycées et les étudiants. On y joue des tragédies et des comédies classiques, précédés d'une conférence faite à tour de rôle par les principaux critiques dramatiques, MM. Francisque Sarcey, Henry de Lapommeroye, Jules Lemaître, Gustave Larroumet etc. L'idée est originale, et aura certainement de bons résultats.

J'interromps volontiers la revue des théâtres pour donner à mes lecteurs une nouvelle très importante. Sur les instances de plusieurs députés, le Ministre de l'Instruction publique et des beaux-arts a daigné lire *Germinal* le drame tiré par M. Busnach du célèbre roman d'Emile Zola, dont la représentation fut interdite par son prédécesseur. Eh bien, on a trouvé que la société ne courrait pas un danger de mort, que l'ordre ne serait pas troublé, si on représentait sur la scène une grève de mineurs que l'on peut voir tous les jours au naturel. En autorisant la représentation d'une pièce qu'elle a interdite il y a deux ans, la censure se charge de démontrer elle-même son inutilité, on pourrait dire sa stupidité. *Germinal* sera donc joué dans le courant de l'hiver au théâtre du Châtelet. Nous souhaitons à la pièce le succès qu'a eu le livre, ou tout au moins celui remporté au théâtre par *l'Assommoir* et *le Ventre de Paris*; mais nous n'avons pas une bien grande confiance dans les pièces tirées de romans et surtout de romans naturalistes dans lesquels on a omis à dessein toute action dramatique. Malgré son habileté reconnue, M. Busnach ne pourra faire entrer dans son drame les beautés du livre, ni nous montrer au théâtre ces tableaux grandioses, ces scènes épiques pleines de mouvement et de vie farouche qui placent *Germinal* — toute proportion gardée et dans un autre genre — à côté de la Divine Comédie de Dante.

Nous avons mille bonnes raisons pour penser qu'il vaut mieux écrire des pièces originales que d'en tirer des romans des autres. Néanmoins, tous les romans ayant eu un certain succès ont été portés à la scène soit par les auteurs eux-mêmes, soit par certains écrivains qui arrangent à toutes les sauces les idées des autres; cette année la plupart des théâtres nous donnent des adaptations de ce genre. Sans compter les pièces déjà tombées et *l'Affaire Clémenceau*, drame tiré du roman de M. Alexandre Dumas fils, que l'on répète en ce moment au Vaudeville, nous avons eu *l'Abbé Constantin* au Gymnase et *Mathias Sandorf* à l'Ambigu. M. Ludovic Halévy, l'auteur du premier de ces deux romans, s'est sur-

tout fait connaître par ses études sur le monde des danseuses, qu'il a réunies sous le titre général de *la Famille Cardinal*. Mais depuis qu'il est de l'Académie française et qu'il distribue, en sa qualité d'immortel, des prix de vertu aux rosières, on ne l'appelle plus que l'auteur de *l'Abbé Constantin*. Dans la pièce et dans le roman tout le monde est également vertueux; tous les personnages peuvent concourir pour le prix Montyon et l'obtenir à l'unanimité des voix... moins celle de l'auteur. Ce livre a été un vrai succès de vente: il s'en est débité plus de cent mille exemplaire, comme pour beaucoup d'autres dans lesquels la littérature et le talent brillent par leur absence.

*Mathias Sandorf* est la mise à la scène pour les bourgeois honnêtes et les collégiens en vacances d'un roman de Jules Verne qu'ils ont presque tous lu. Comme pour *l'Abbé Constantin*, tous les lecteurs du livre iront voir la pièce et les deux théâtres feront de bonnes recettes. La question artistique n'a rien à voir dans tout cela. Certains directeurs de théâtres montent non pas une pièce, mais une affaire.

Deux pièces, *le Justicier* de M. François Coppée et les *Polichinelles* de M. Henry Becque, attendues avec impatience et une certaine curiosité auraient pu rompre cette monotonie désespérante; mais leurs représentations annoncées d'abord pour cet hiver sont remises à l'année prochaine. La comédie de M. Becque (qui arrange cette fois le monde de la haute finance) destinée, croyons-nous, à la Comédie française, a dû prendre le chemin de la Renaissance et ne sera jouée que quand le directeur de ce théâtre n'aura pas autre chose sous la main. Pourtant l'esprit caustique, le talent puissant de l'auteur de *Michel Pouper* et de *la Parisienne* font espérer une pièce au-dessus des banalités courantes.

M. Coppée, d'accord avec le directeur de l'Odéon a renvoyé à l'année prochaine la représentation de son drame historique pour des raisons personnelles. Nous ne croyons pas que ce sympathique poète pour qui l'amour des lettres passe avant toute chose, obéisse lui aussi à des considérations d'argent, et fasse comme beaucoup d'autres qui réservent, dit-on, leurs pièces pour l'année de l'Exposition. Pour ces derniers la littérature est avant tout un commerce et on comprend aisément qu'ils veuillent exposer leurs produits.

J'arrive maintenant et pour finir cette revue des théâtres un peu trop longue, à la *Tosca* de M. Sardou, qui a au moins le mérite (si c'en est un) de faire plus de bruit que les autres pièces actuellement sur l'affiche. Elle a fait du bruit même avant d'être représentée et en fera jusque devant les tribunaux. M. Sardou, autant que M. Sarah Bernhardt, aime le bruit; ça entretient un peu la popularité et, pour ce temps de mercantilisme et de réclame à outrance la popularité est de l'argent. Il se plaît surtout à soulever des incidents à tout propos. Pour la *Tosca* il a exclu les représentants de la critique, de la répétition générale, les mettant ainsi dans l'impossibilité de publier le compte-rendu de la pièce le lendemain de la première représentation. Un journal boulevardier voulant user de représailles s'est procuré, on ne sait pas comment, l'analyse complète de la pièce et l'a publiée le jour même de la représentation. M. Sardou, furieux du malin tour qu'on lui a joué, fait poursuivre ce journal par les tribunaux compétents. Mais il sera poursuivi à son tour par MM. Ernest Daudet et Gilbert Augustin Thierry, qui prétendent avoir traité le même sujet dans un drame inédit dont M. Sardou aurait eu connaissance. On prétend que M. Sardou est coutumier du fait, qu'il n'en est plus à son premier plagiat. On se rappelle encore les démêlés retentissants qu'il eut vers 1882 avec M. Uchard à propos de son drame *Odette*; nous devons ajouter que les tribunaux déboutèrent son adversaire qui fut condamné aux dépens du